

Hors-série

n° 46 20 €

www.urbanisme.fr

LA REVUE

urbanisme

Questionner l'étalement urbain

Que **faire** avec les **étales** ?

Comme chacun sait, l'étalement urbain n'aurait pas dû avoir lieu. Depuis les années 1960, tout est dit pour que la périurbanisation cesse de produire ces lieux auxquels la société aspire. Mais le contraire est fait, et nous vivons et soutenons, tout en la dénonçant, une grande époque d'étalement urbain.



L'étalement est un report de densité. Les cœurs de villes en perdent, leurs périphéries en gagnent, de plus en plus loin. Paradoxe: l'étalement est une densification, à la fois globale (le pays n'a jamais été aussi peuplé), et locale (les banlieues au commencement, puis le périurbain proche, et ainsi de suite jusque dans le rural qu'on disait profond). Tare congénitale: cette densification est inacceptable, parce qu'elle fait une densité bien moindre que celle qui en est l'origine. L'étalement est dans cette schizophrénie: plus la société devient urbaine par densification « en profondeur », et plus elle se perd dans la diversité urbaine qu'elle génère. Car l'étalement est une urbanisation qui vit douloureusement le fait de ne pas pouvoir se référer à l'urbanisme dont elle est issue. Du point de vue de la « vraie ville », l'urbain étalé n'a rien pour lui. Malheur public tissé de bonheurs privés, l'étalement est le produit de millions d'actes d'urbanisme personnel mis côte à côte, sans mode d'emploi collectif autre que le minimum fonctionnel.

L'étalement est sans projet collectif, mais comme tout processus social et spatial il produit du territoire, dont les étales sont les habitants. Près de cinquante ans d'études savantes se sont efforcés de les comprendre: pavillonnaires, néorurbains, classes terriblement moyennes, futurs nouveaux pauvres, petits blancs marginalisés, électeurs révoltés... Mais les étales sont simplement des habitants, à l'image de la société globale, dans toute son amplitude sociale, culturelle, démographique. Et maintenant ?

Par **Martin Vanier**,
géographe

L'ESPACE PUBLIC DE NATURE

La première qualité de l'espace de l'étalement – celui où la densité double ou triple en une génération tout en restant dix ou vingt fois moindre que celle des espaces centraux qui l'alimentent – est dans ses espaces non bâtis. Le premier défi ---

--- collectif qui pourrait réunir les étalés serait de maintenir autant que possible ces espaces non bâtis, en les investissant de-ci de-là d'un projet plus grand que celui de chacun des individus qui produisent l'étalement. Un espace public donc, d'usage commun, porteur de valeurs et de sens, disant de quelle urbanité paradoxale est fait ce territoire de l'étalement. Car un espace public en tout point différent de ce qu'on idéalise comme tel dans la ville d'origine (central, minéral, monumental, mise en scène par l'eau et le végétal, doté de mobilier urbain, éclairé, etc.). Un espace public dessiné avec la nature, et par les différentes façons de la travailler : agriculture, sylviculture, préservation, conservation, ornementation, régulation... Rien qu'on ne fasse déjà ? Certes, mais cette fois dans l'optique de désigner parmi ces espaces aux fonctions économiques et écologiques l'espace public de nature. D'où : accès, aménagements (légers, intégrés), gestion technique, police champêtre. L'espace public de nature n'est pas l'ensemble des espaces agricoles, forestiers et naturels sanctuarisés au nom du bien public. C'est une trame de hauts lieux, de parcours plébiscités, de vues remarquables, de ressources emblématiques, qui parcourt ces espaces et font les lieux communs du territoire des étalés, celui qui leur reste à « construire » ensemble pour ne jamais le bâtir et mieux l'habiter.

LA MUTUELLE DE MOBILITÉ

Parce qu'ils ont choisi-subi une relative mise à l'écart, les étalés sont de grands (auto-)mobiles. Et parce qu'ils sont aussi des citoyens périodiques ou sporadiques, ils combinent automobilité et modes de transport collectif. Chaque jour ou presque, ils font l'expérience d'être à la fois leur propre opérateur de mobilité, puis l'utilisateur de réseaux qui ne sont pas ceux de leur territoire. L'espace de cette mobilité multimodale est pourtant le véritable espace commun de celles et ceux qui ont choisi, si nombreux, l'habitat individuel. Reste là aussi à le reconnaître comme tel.

Dans la ville d'origine, l'espace des mobilités est socialement structurant depuis toujours. Il se confond d'ailleurs en grande partie avec l'espace public. Dans l'espace de l'étalement, l'espace des mobilités est resté un espace technique, purement fonctionnel, qui fait tout pour que les usages individuels le demeurent : l'espace des mobilités comme prolongement le plus longtemps possible de la maison personnelle quotidiennement vide.

C'est le deuxième défi qui pourrait réunir les étalés : investir collectivement l'espace des mobilités. De trois façons : en partageant l'usage des véhicules personnels qui restent dans l'espace étalé le mode optimal de déplacement ; en organisant comme des lieux communs les points de groupage-dégroupage rendus nécessaires par ces usages non-propriétaires, ainsi que par l'intermodalité (haltes, relais, stations, barrières) ; en développant l'infrastructure en temps réel, indispensable à une intermodalité de plus en plus complexe (trafic, horaires, imprévus, alternatives...).

LA COOPÉRATIVE DE CYCLES LOCAUX

Les étalés le reconnaissent volontiers : ils sont venus profiter de l'air pur, de l'eau quasi à volonté, de la possibilité d'énergies renouvelables et/ou personnelles (solaire, éolien, pompe à chaleur, bois), et même d'une part de proximité

alimentaire (potagers, vergers, producteurs locaux). Profiter, éventuellement développer pour soi, mais pas cultiver en commun. C'est le troisième défi qui pourrait les réunir : porter les coopératives en mesure d'offrir des services environnementaux ou sociaux comparables à ceux dont la ville dense s'est dotée par ses services publics urbains, mais avec d'autres moyens.

La technicisation et l'industrialisation des grands services publics urbains (eau, assainissement, déchets, énergies...) les ont rendus largement étrangers aux citoyens qui les financent. De leur côté, les étalés sont tentés de s'en passer : assainissement individuel, bois de chauffage, production électrique d'appoint, compost sur la parcelle, etc. Entre l'éloignement vis-à-vis du citoyen des grands services techniques, désormais massivement aux mains des opérateurs privés en délégation de service public, et l'individualisme des microsolutions domestiques, il y a tout l'espace de la gestion et du développement collectifs des biens communs, dont une part des cycles écologiques ou métaboliques s'inscrit dans les territoires locaux investis par les étalés. À eux d'en faire les motifs de projets collectifs qui viendraient réunir les habitants individuels qu'ils sont et souhaitent rester pour ce qui est du logis.

LA MÉTAMORPHOSE DES ACTEURS

Réunir les étalés, tel est donc le seul projet qui manque dans l'espace de l'étalement. Non pas les réunir physiquement, en les forçant à habiter une autre configuration urbaine que celle qu'ils sont venus chercher et qu'ils contribuent à produire. Certes, elle est profondément améliorable. Mais là n'est pas le premier chemin pour retrouver le sens du collectif, dans un espace social qui en est initialement dépourvu. À défaut d'avoir remporté la bataille de la bonne forme urbaine (densité, compacité, fraternité), les efforts le plus souvent incongrus pour doter l'espace de l'étalement de trottoirs, lampadaires, ronds-points paysagers, placettes néorurales et autres ersatz d'urbanité, sont à cet espace ce que les nains de jardin et les fausses margelles de puits furent aux pavillons qui le peuplèrent. L'espace de l'étalement n'a rien à gagner à tenter de singer la ville d'origine. Il a ses propres valeurs, usages, et fonctionnalités, qui appellent un projet collectif spécifique.

Réoccuper l'espace de l'étalement par le projet collectif, ce n'est pas s'autoriser *ispo facto* la poursuite de l'étalement. On peut espérer que la construction patiente et démocratique d'intérêts collectifs modifie progressivement les façons d'habiter l'espace où continueront à se reporter les densités et une part de la croissance démographique globale.

À condition, évidemment, que les acteurs de l'étalement changent en profondeur leur regard sur l'espace de leurs actions, et à partir de là leurs modes de faire : le maire ouvrier du foncier à bâtir, le géomètre lotisseur, le petit promoteur bâtisseur, le Conseil général facilitateur par les réseaux et équipements de la dispersion, l'État financeur, et, en bout de chaîne, l'habitant consommateur, tous ont à ouvrir et porter de nouvelles perspectives pour améliorer « ce qui n'aurait pas dû avoir lieu », et qui couvre aujourd'hui de larges fractions du pays de diverses variantes. On les attend aujourd'hui dans de nouveaux rôles, réunis dans un projet collectif capable de grandir les aspirations de ceux que demain, espérons-le, on n'appellera plus, alors, « les étalés ». ■ Martin Vanier